

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 29

Artikel: Lou tiradzou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRÖN, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **3 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



LOU TIRADZOU

Por la fita dau Tiradzou
Jé fait on bet de tsanson
Se la rima n'est pas lardzou
Yaré po mé la raison
Car yé prai por refrain
Ci qu'aimé bin son Payerne
Sara todzo prau conteint.



RA vu vo conta comment la fita dou Tiradzou se passave dein lou bon vilhou teimps. Attitude!

No z'autres dzeins resemmablious né seint pas por cliiau fites dé totes lés demeindzes yo lai tire-sous brâmont totes sortes dé meintes por reluqua lai dzeins.

Ma lou tiradzou, raudzai, çan l'est la verétable fita dé famille, yo vilhou et dzouvenous amont sé retrova ein bévesseint coqués gottes dé ci vin d'au Vendo que rédzoze lé tireurs de tis lai bordzais, que seyont d'au Petit-Bâle, dé Corges, dé vers-tsi-Perrin ou d'Etraubliou. Dé ci vin que lou vénérablou dzuzou « Binjan » baptisavé Rosée d'Israël.

Mé mouzou que vo zeinnuie, vo z'alla me dere : « Caisse-té, minamor ! » et dévant dé cliiaure ci bougrou dé mor, vu vo conta comment se passavé lou Tiradzou dein lou teimps dai pucheints pétairus que falliai tserdzi avoué la maillotse. Fallait assebin guegni per la lunetta et teri lou gâtouillon à la bonna branlaie.

Attitudié on bocon !

L'ai ya suchante ans lai fites iran d'estra rares, l'ai yavait lé noces, lo boun-an, et lai brandons. L'est pou, ma on lai faisai d'attaque.

Nion ne parlavé de téléphone, d'électricita, de cinéma et de totes cliiau bougreries qu'impouésonnont notrou teimps yo lé z'anglais raüdont per ies niolles su d'ai z'osis ein fer que pettont sù la république comment onna villha cavale.

Ran dé san ! on iré pliu simple, ran ne presivé, on allavé tot pliant, tot bounamant.

Tot d'aboo lou Tiradzou duravé sché dzors et sché dzors aprï fallai sé remettre d'apliomb aprï onna pareille bâfre dé tsambettés dé boutefás, dé bougnets, dé biscaumes et d'aôtres bougreries quai lai fennés boutiquavont huit dzors avant au for de coumena.

Fallai pas tsecagni cliiau purnettés à ci moment « nom de nom », mâ lai dere : « Merci, ma chère, pour toutes ces gâteries ! »

On medzivé adon totés cliiau bonbonissé ein guellionnint lou bossaton à la cave quand lai « Tsapelets » faiseint la tournaie tsi lé z'amis.

Dein ci teimps on ne parlavé pas dé bantiet, mâ per contre on fazai dai dix-heürés en règle, nion n'arai pu remezdi à midzo, nion n'arai de rebaille min mé.

Lou dzouvenous s'amusavont d'attaque ein danseint ti lés dzors ai son de la clarinetta à

Philippe Marmier. Me ressouvigno qué gamin avoué coqués crazets de ma sorté, d'ai tot fins, no z'ailliens tsecagni la musique et par derraï pequa au fedzu ci bravou Philippou avoué on n'allietta au bet d'on baton, per lou pèrte de sa choletta. Ci pourou diablou chautavé en l'air en tsublent tot faux et lai dzeins recafalavont ein deseint : Vouaïque Philippe pequa per lai tavans ! Et la parade, raudzai ! kein iré oüqué de lui. Totes lai vilhiés gibernes, lai chakos, lai diettons iront de requisichon.

Fallai vaire cliiau bi z'homous que totés lai fennés et dzouvenettes reluquavont. Mimameint lou préfet Grivaz, ci galé corps, baillivé la permechon d'einfata lai z'habits militaires à condechon que sauront bin porta.

Aprï lai z'artilleurs, lai dragons, lai grenadiers, lai piquettes, vignaient lai vétérans dein d'ai zacqués d'au teimps d'au vilhou Napoléon et d'ai gardés d'au Pape.

Yon dai pllie bi liré bin lou père Renevey d'au bas de la vela, qu'avai onna rampänna dé vétérinaïrou avoué on tsapi gansé et onna pucheinte plumache. Quand passavé, totés lai felhies lou reluquavont ein deseint ; Quin bi l'hommo !

Ribottet, Yonyon, Benito, Berthoud, La Covita, étiont assebin dai tot crânous. N'aurai pas fallu lai couienna quand la fanfare à Mathias dziuvé lou numéro quianze dai pitits cahiers bleus : « Dzin, dzin, dzin, tot le mondou no vouaite. »

Que faut te anco dère de la vela dein cliiau bi dzors dé Tiradzou. L'iré don bet à l'autre tot enguirlandaie avoué dai sapalles, dai drapeaux, qu'on arai dé on tir fédéral.

Et tot ein arreizindz par lé felhies et lou z'amouraux que se redzoissent por faire lai dansés, cliiau bounés waltzes, d'ai z'outrés iadzous, bin pllie balles que lai sindzeries dai macaques dau tango.

Adon por teri falliai sché dzors per escouades, l'est daou compliqua.

Fallai fondre dai balles dé dodze à la livra, fallai pila la poudre, tsardi ein dozés teimps avoué la maillotse por faire eintra la balle dein lou pèrte d'au canon.

Le bouébous allavont rougena de la pudra ai tireurs po faire dau boucan avoué dai pitits canons et dai tchoffés. Y zétions tant terriblious qué la municipalita l'au z'avai défeindu d'eintra au Stand. Lou vilhou Boque-Ney iré tserdzi dé faire la police ein qualita de garde-champetrou. Ma quand l'avai fé fotre lou camp à onna beinda dé cliiau crapauds, on outra beinda dé cliiau poésons eintravé per l'autra porta ein se foteint dé lui et allavé roba ai tireurs on pou dé pudra.

Cliiau tsancrou dé gamins son dé ti teimps lai mimous.

Lai z'étrandsi d'au défrou vignaient dé totés parts à la fita dau Tiradzou trova lai bons z'amis dé Payerne. Ein reintreint tsi laô, tsantavon ein redeseint :

Vive le Tirage !

Vivent les bons amis de Payerne !

Vive nous !

Ora vu mé caisi, du que vo z'alla me dere : Quand l'est bon l'est prau, minamor !

Onna recomandachon :



ENTRE NOUS, VOISINE...

VOUS vous occupez de féminisme, voisine, et du bon. Vous instruisez les timides femmes de votre village de leurs droits, vous essayez de développer leur personnalité et de les mettre en possession de cette force d'âme qui, plus que tout, les aidera, tant pour se défendre contre l'injustice humaine que pour simplement marcher droit dans la vie.

Pour secouer les indifférents, réveiller les endormies et ranimer les faibles, vous ne regardez ni au temps, ni à la peine et je crois que, ce faisant, vous faites une belle et bonne œuvre.

Car du développement moral des campagnes dépend actuellement toute une face de l'avenir et c'est auprès des femmes surtout, qu'il est important d'agir. Que ce soit aux champs où à la ville n'est-ce pas toujours la mère qui est la première et la meilleure éducatrice ? et l'épouse la plus honnête conseillère ?

C'est pourquoi, voisine, je veux vous présenter aujourd'hui cette requête : Instruisez les femmes de votre pays des lois qui les protègent, mais instruisez-les aussi de leurs devoirs et particulièrement des devoirs qui leur incombent envers leur race. Ne voyez-vous pas le grave malentendu qui s'élève entre la terre des champs, la belle terre nourricière, et ces enfants nés d'elle pour la travailler et qui cependant, sitôt hors des lisières, s'en détournent pour aller porter leur effort au cœur des villes ! Ne serait-ce pas encore du féminisme logique et fécond que de ramener les jeunes filles de nos campagnes à leur destin premier qui est d'aimer la terre et d'en vivre ?

Allez, voisine, si beaucoup d'entre elles s'arrêtent à l'ombre des fabriques ou, comme on dit, « tournent mal », la faute en est neuf fois sur dix aux mères qui n'ont pas su à temps leur enseigner les bienfaits des travaux des champs, le goût du foyer, et la grandeur de cette nature que plus tard, elles regretteront sans retour...

Il semble que faire cela serait facile dans l'admirable pays qui est le nôtre ! Pensez-y, voisine, voulez-vous, et peut-être ramèneriez-vous au bercail plus d'une petite brebis en rupture de pâturage !
L'Effeuilleuse.

Veni dé tis aô Tiradzou, deçandou, demein-dzou et delon. Lai z'amis vo z'atteindront aô Stand. No z'arein on conseiller de Berne. Léon a tiâ onna ribandaie dé pitits pus que vont passa dein la marmitté avoué dai pitits ognions. Por sé régala faut lai medzi ein béveisseint onna fina gotta dé rébaillémémé dé la Comouna.

Lé lou consuet qué vo baillou ein vo deseint :
« Soyez les bienvenus ! »

Trois vieux.

Dans la Bohème poétique. — Mon dernier poème m'a fait vivre un mois.

— Heureux mortel ! alors le rédacteur en chef d'un journal a consenti à l'accepter ?

— Non... mais ça revient au même : il m'a flanqué à la porte avec son pied quelque part, et j'ai fait la culbute en bas des escaliers ; résultat, trente jours à l'hôpital. Tu vois bien que grâce, à mon poème, j'ai vécu un mois.

Agréable perspective. — Ah ! ça, par exemple, c'est trop fort ! Ton fiancé ronfle en ta présence !

— Laisse-le donc, maman, au moins il ne dit pas de bêtises.

La maman. — C'est très bien, Toto, d'avoir été sage, va trouver ton père et dis-lui de ma part qu'il te donne deux sous.

L'IMPORTUN MOUCHERON

A Sylvabelle.

*Je voudrais être moucheron,
J'irais, taquinant, taquinette,
Sur le nez de la bergerette,
Qui rêve près de ses moutons !
Et, me riant de sa houlette,
J'irais m'asseoir sur son menton !*

*Je voudrais être moucheron,
J'irais, taquinant, taquinette,
Dans l'oreille de la pauvrete,
Danser un joyeux rigodon !
Et je vois d'ici ses mirettes
Lancer des regards furibonds !*

*Je voudrais être moucheron,
Toujours taquinant, taquinette ;
Je n'irais point conter fleurette,
A celle qui, sur le gazon,
Dort, en rêvant qu'elle est avette !
Elle a trop de prétention !*

*Point, hélas, ne suis moucheron !
Mais, je ris de la bergerette
Rageant de n'être point avette,
Pour me darder son aiguillon !
N'aurai point l'idée follette
De me fâcher pour tout de bon !*

15 juillet 1923. Pierre Ozaire.

UN CAS TRÈS CURIEUX

BN pénétrant dans le cabinet du docteur Bichard, doublement réputé comme spécialiste des maladies nerveuses et comme collectionneur de bijoux de la Renaissance, le visiteur, un impeccable gentleman de trente-cinq ans environ, lui tendit, du bout de ses gants de peau de daim, un bristol où se liaient ces mots : « Raoul de Mériigny ».

Le médecin lui ayant désigné un siège :

— Docteur, dit-il, je viens solliciter vos bons conseils pour ma femme : elle est atteinte de kleptomanie.

— Dans quelles circonstances vous en êtes-vous aperçu ?

— Il y a environ un mois, elle rentrait d'une réception chez Mme de Pommereuil, quand j'eus la stupeur de découvrir, dans son sac à main, une exquise bonbonnière en porcelaine de Sèvres que j'avais souvent admirée. Je renvoyai l'objet, bien entendu, en priant qu'on excusât ce que je croyais être moi-même une simple distraction. Hélas ! la semaine d'après, accompagnant ma femme à un five o'clock chez Mrs. Robertson, veuve du premier secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, je la vis soudain, tout en paraissant s'intéresser à la conversation, se rapprocher insensiblement d'une console, où s'aligeaient de mignonnes figurines chinoises en ivoire, s'emparer de l'une d'elles, la glisser dans

son manchon, se lever, comme mue par un ressort et, d'un pas automatique, gagner l'antichambre, sans même s'assurer que je la suis. Ce brusque départ étonna l'assistance. Personne, par bonheur, ne remarqua que la figurine n'était plus à sa place : je la restituai anonymement.

— C'est un cas très curieux ! articula le médecin.

— Peut-être, soupira M. de Mériigny, mais quelle angoisse de vivre sous la menace perpétuelle d'un scandale ! Puissiez-vous la détourner de nous !

— Je m'y emploierai de mon mieux, répliqua le docteur : il me faut examiner la malade.

— Je vous l'ai amenée. Elle est au salon. Mais je lui ai dit que c'était pour moi, que je désirais vous consulter au sujet de troubles nerveux ; comme elle n'a pas eu conscience de sa monomanie, j'ai craint de la frapper et aussi de l'entretenir dans son idée fixe.

— Vous avez eu raison. Je l'interrogerai avec adresse. Priez-la de venir.

Au moment d'ouvrir la porte, M. de Mériigny se ravisa :

— Voulez-vous m'autoriser, docteur, fit-il, à risquer une expérience qui suffira à vous édifier ? Affectez de ne pas vous occuper de ma femme : il y a là, sur une étagère, de menues pièces d'orfèvrerie...

— Je parie qu'elle ne résiste pas à la tentation...

— Soit, dit le docteur, nous allons voir...

Introduite, Mme de Mériigny, une charmante blonde aux yeux rêveurs, s'inquiéta d'abord de la santé de son mari.

— Rassurez-vous, Madame, rien d'alarmant, déclara le docteur : le traitement que je vais lui indiquer le rétablira.

Il commença d'écrire. Cependant, le regard de Mme de Mériigny, s'étant posé sur l'étagère, devenait fixe. Bientôt, se rapprochant du meuble, elle saisissait une agrafe de grande valeur, qui représentait une sirène d'onyx sertie dans une gaine d'or, incrustée de pierreries ; puis, d'une marche saccadée, elle quittait le cabinet.

— Hein, docteur ? s'écria M. de Mériigny. Voilà exactement ce qu'elle a fait chez Mme Robertson ! Elle doit m'attendre en bas dans notre auto. Je vais la chercher...

Il fila...

Le docteur n'a jamais revu ni le gentleman aux gants de daim, ni la dame blonde aux yeux de rêve... ni le joyau de Benvenuto Cellini, perle de sa collection. G. T.

LA VOIX

Il me semble à cette heure entendre dans l'espace
Quelque chose qui passe :
D'une lointaine voix l'imperceptible son,
Une triste chanson.

J'écoute et ne perçois qu'un chuchotement vague
Qui vient ici périr
Comme vient sur la grève une impuissante vague
S'allonger pour mourir.

O voix, pourquoi troubler ainsi la solitude
Où je suis d'habitude ?
Voudrais-tu m'attrister ? Pourquoi parler si bas ?
Je ne te comprends pas.

Serais-tu, par hasard, l'agile messagère
Fuyant, l'aile légère,
Apporter du courage et ranimer l'espoir
Dans le sombre du soir ?

La voix :

Je ne suis point ce que tu penses
Et je ne sais pas consoler ;
J'aime à raviver les souffrances
Qu'on désire voir s'en aller.
Je suis langoureuse et charmante ;
Ami, je sais causer d'amour,
Je fais du mal, je me lamente,
Choyée et crainte tour à tour.
L'être humain m'écoute sans cesse
Et pleure en m'entendant gémir.
Je suis caressante et je blesse :
Je suis la voix du souvenir.

André Marcel.

LA PRÉSIDENCE DE LA CONFÉDÉRATION

Voici la liste des 38 présidents de la Confédération depuis 1848, date où la fonction fut créée. Plus d'un de nos lecteurs sera sans doute heureux de la posséder. Nous l'extrayons du « Journal d'Yverdon ».

1. M. Furrer (Zurich), en 1849, 1852, 1855 et 1858.
2. M. Drucy (Vaud), en 1850.
3. M. Munzinger (Soleure), en 1851.
4. M. Naef (St-Gall), en 1853.
5. M. Stämpfli (Berne), en 1856, 1859 et 1862.
6. M. Fornerod (Vaud), en 1857, 1863 et 1867.
7. M. Knüsel (Lucerne), en 1861 et 1866.
8. M. Dubs (Zurich), en 1864, 1868 et 1870.
9. M. Schenk (Berne), en 1865, 1871, 1874, 1878, 1885 et 1893.
10. M. Welti (Argovie), en 1869, 1872, 1876, 1880, 1884 et 1891.
11. M. Ceresole (Vaud), en 1873.
12. M. Scherer (Zurich), en 1875.
13. M. Heer (Glaris), en 1877.
14. M. Hammer (Saleure), en 1879 et 1889.
15. M. Droz (Neuchâtel), en 1881 et 1887.
16. M. Bavier (Grisons), en 1882.
17. M. Ruchonnet (Vaud), en 1883 et 1890.
18. M. Deucher (Thurgovie), en 1886, 1897, 1903 et 1909.
19. M. Hertenstein (Zurich), en 1888, mort en fonctions.
20. M. Hauser (Zurich), en 1892 et 1900.
21. M. Frey (Bâle-Campagne), en 1894.
22. M. Zemp (Lucerne), en 1895 et 1902.
23. M. Lachenal (Genève), en 1896.
24. M. Eugène Ruffy (Vaud), en 1898.
25. M. Müller (Berne), en 1899, 1907 et 1913.
26. M. Brenner (Bâle-Ville), en 1901 et 1908.
27. M. Comtesse (Neuchâtel), en 1904 et 1910.
28. M. Ruchet (Vaud), en 1905 et 1911.
29. M. Forrer (Zurich), en 1906 et 1912.
30. M. Hoffmann (St-Gall), en 1914.
31. M. Motta (Tessin), en 1915 et 1920.
32. M. Decoppet (Vaud), en 1916.
33. M. Schulthess (Argovie), en 1917 et 1921.
34. M. Calonder (Grisons), en 1918.
35. M. Ador (Genève), en 1919.
36. M. Haab (Zurich), en 1922.
37. M. Scheurer (Berne), en 1923.

LES AMUSANTES COQUILLES D'IMPRIMERIE

NOS lecteurs savent ce que c'est qu'une coquille d'imprimerie ; c'est une faute d'impression due à un moment d'inattention du typographe, quelquefois même à son ingéniosité malicieuse, le plus souvent à l'écriture indéchiffrable de l'auteur.

Il arrive fréquemment qu'une coquille d'imprimerie donne à la phrase un sens tout à fait différent de celui que l'écrivain a voulu lui donner et que ce sens est quelquefois irrésistiblement comique.

Voici quelques coquilles qui sont devenues ou méritent de devenir légendaires.

Cambacérés en ouvrant un matin le « Moniteur », s'aperçut qu'on lui avait donné, dans ce journal, le titre de grand *chandelier* de l'Empire, au lieu de chancelier.

Récemment, un quotidien nous informait qu'un de nos ministres, assez gravement malade, ne se *laverait* pas avant 15 jours (au lieu de *lèverait*).

Dans la même phrase d'une nouvelle nous avons relevé ces deux coquilles : « Je suis restée *mouette* de surprise, en contemplant les rayons *volumineux* du soleil (pour lumineux).

— Notre consul a été *dévoré* par le bey (pour *décoré*).

— Des *espadrilles* d'avions (pour des *esca-drilles*).

— L'amour du *sucre* (*lucre*) rétrécit l'âme et le cœur.

— Les Allemands *tortillaient* les navires (pour *torpillaient*).

— Cette sainte femme passait toutes ses journées à *fricoter* pour les pauvres de sa commune (*tricoter*).

— Le pauvre homme était couché sur son *gravat* (au lieu de *grabat*).

— Ainsi finirent deux jeunes âmes qui paraissaient avoir été *frites* l'une pour l'autre (*faites*).